

LES RELIGIONS : CAUSES DE VIOLENCE OU FACTEURS DE PAIX ?

Shafique KESHAVJEE

Le religieux intrigue. Ses manifestations étant plurielles, complexes et souvent contradictoires, il n'est pas aisé de s'en faire une opinion. Nombreuses sont les personnes qui se demandent si les religions -et la question est souvent posée aujourd'hui en priorité à l'égard de l'islam- sont facteurs de paix ou causes de violences.

Après quelques remarques introductives, je présenterai :

1. Quelques engagements pour la paix au sein des traditions religieuses
2. Quelques violences au sein des traditions religieuses
3. Quelques clés de lecture pour comprendre ces violences et ces engagements pour la paix.

Et puisqu'il m'a été demandé de donner en particulier un éclairage sur la violence (et la paix) dans l'islam, je consacrerai plus de temps à cette tradition.

Remarques introductives

Le titre de cette présentation est problématique. Or si une question est mal posée, toutes les réponses ne peuvent être que fausses.

Cinq brèves remarques

a. Qu'entend-on par « les religions » ? De manière provocante, je dirais que « les religions » n'existent pas. En tout cas, je n'ai jamais rencontré « une religion », mais toujours que des personnes -ou des créations de personnes- appartenant à une « religion » ! Ce qui peut être rencontré et appréhendé ce sont les expressions de personnes et de groupes puisant dans leur(s) tradition(s) religieuse(s) en le(s) réinterprétant de multiples manières (ouverte ou fermée, violente ou pacifique, arrogante ou respectueuse de l'autre). Chaque « religion » est d'abord une tradition complexe dont la diversité interne est immense. Affirmer dès lors par exemple que « le bouddhisme » serait pacifique et que « l'islam » serait violent ne pourrait être qu'erroné. Cela dit, si chaque « religion » est une tradition complexe -ou un système vivant- formée d'hommes et de femmes réinterprétant sans cesse leur héritage, certains éléments constitutifs de cette tradition ou de ce système peuvent être plus « problématiques » que d'autres.

b. Les religions, causes de violence « ou » facteurs de paix ? Suite à la réflexion précédente, il est évident que le « ou » est aussi erroné. Puisque ce sont toujours des hommes et des femmes qui réinterprètent de multiples manières leur tradition, ces réinterprétations seront marquées par la diversité et par l'ambivalence humaine. Selon la tradition chrétienne, chaque être humain est créé à l'image de Dieu et en même temps « pécheur », c'est-à-dire selon un des sens du mot « péché » « manquant la cible ». Dans un langage moins chargé de résonances perçues comme culpabilisatrices, on peut dire que chaque être humain -et donc chaque tradition religieuse- est à la fois prodigieux et perturbé, capable du meilleur, mais aussi souvent coupable du pire. Nul besoin d'attendre la conclusion de l'exposé pour affirmer que les religions sont causes de violence « et » facteurs de paix.

c. Une réflexion sur la violence et la paix pourrait induire que la première serait nécessairement négative et la seconde forcément positive. Or cela aussi serait erroné.

Il existe des « paix » lâches, injustes, mièvres... sources de violences à venir. Une Eglise ou communauté religieuse en paix avec un régime nazi ou communiste, ultra-libéral économiquement ou totalitaire politiquement, serait indirectement complice de terribles violences destructrices. De même, il existe des violences nécessaires, saines et constructives... contre des violences malsaines ou des paix lâches. Une violence contre des propos ou des comportements injustes peut être plus légitime qu'une attitude de non-violence mal appropriée. Durant ces dernières années, je suis devenu convaincu que le *respect de l'autre* –une des plus belles valeurs qui soient- ne prend tout son sens que s'il est accompagné de sa face complémentaire : la *résistance à l'irrespect de l'autre*. Et cet irrespect peut aussi bien se trouver en moi (ou dans ma tradition) qu'autour de moi (ou dans d'autres traditions).

d. Il existe toutes sortes de violences, et bien sûr toutes sortes de paix. Pour ne parler que des premières et en lien avec le religieux, je mentionnerai les *violences interreligieuses* (entre juifs et chrétiens, musulmans et hindous...) et les *violences intrareligieuses* (entre catholiques et protestants, sunnites et chiïtes, juifs orthodoxes et libéraux...); les *violences interétatiques* (conflits entre nations recevant parfois une caution religieuse) et *intraétatiques* (oppressions souvent politico-religieuses de minorités au sein d'une nation); les *violences interpersonnelles* (au sein de couples ou de familles ayant des appartenances religieuses différentes, par exemple les couples islamo-chrétiens...) et les *violences intraindividuelles* (violences spirituelles et morales qu'un individu doit religieusement s'infliger à lui-même); les *violences cautionnées par le religieux* (conflits politiques, discrimination à l'égard de minorités ethniques ou religieuses autres...) et les *violences négligées par le religieux* (vente d'armes, abus de certaines multinationales, capitaux en fuite, politiques internationales injustes...); les *violences éternelles* (perceptions de l'enfer ou du cycle de réincarnations comme le pire mal qui puisse arriver à un individu) et les *violences temporelles* (toutes celles qui ont lieu dans cette vie et qui peuvent être éventuellement justifiées voire renforcées si l'on s'imagine qu'elles permettent d'éviter des violences éternelles); et pour terminer celles que j'appelle en référence à l'Évangile de Matthieu 7,1-5 les *violences pailles* (les violences que nous percevons si bien dans les autres traditions religieuses) et les *violences poutres* (les violences que nous percevons si mal dans notre propre tradition).

e. Si j'évoque dans ce court texte *plus* la violence et *plus* la tradition islamique, ce n'est pas parce que je crois que les traditions religieuses sont fondamentalement plus violentes que pacifiques (je considère au contraire que globalement les traditions religieuses ont été au cours des siècles bien plus facteurs de paix que causes de violence) ni parce que je pense que la tradition islamique a été cause de plus de violence que les autres (je considère en effet que la tradition « chrétienne », par caution ou par négligence, a été source de plus de violence que la musulmane : à l'égard des juifs, des Amérindiens, des pays du Sud, etc.). Si je le fais, c'est parce que la demande m'a été adressée de répondre en particulier à la question de la violence dans l'islam. Et dès lors je réponds à cette demande.

Quelques engagements pour la paix au sein des traditions religieuses

Toutes les traditions religieuses sont traversées par un idéal de paix et de pacification. De manière très sélective, voici le rappel de quelques exemples.

La tradition juive

Dans la tradition juive, *shalom*, la paix ou plénitude harmonieuse, est une valeur centrale.

« Les rabbins prodiguèrent généreusement leurs louanges envers la paix, au point d'ériger celle-ci en valeur suprême. La paix devint ainsi le propos ultime de la Torah, ainsi que l'essence de la prophétie et de la Rédemption; *Shalom* est l'un des noms de Dieu, le Dieu d'Israël et le nom du Messie » (*Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, article « Paix », p. 758).

Dans le *Pirqé Avot* (« Chapitres des Pères »), un des textes les plus célèbres de la *Michnah* (la Loi orale) on peut lire :

« Rabbi Siméon, fils de Gamaliel, disait : « Le monde se maintient par trois choses : par la vérité, la justice et la concorde, ainsi qu'il est dit (Zacharie, VIII. 1/6) : «Faites régner dans vos murs la vérité, la justice et la paix» (*Les Maximes des Pères*, p.13).

Et Rabbi Mona a rajouté que ces trois sont une seule et même chose.

La tradition chrétienne

Dans la tradition chrétienne, puisant ses racines dans l'héritage hébraïque, la paix est fondamentalement associée à la figure de Jésus, appelé « notre paix » (Ephésiens, 2,14). La paix avec Dieu (Romains 5,1), entre les humains et avec le Création trouve sa source en lui.

« C'est surtout comme un don personnel de Jésus que la paix (*eirènè*) apparaît dans le NT » (*Dictionnaire critique de théologie*, article « Paix », p. 845).

Dans l'épître aux Ephésiens toujours, on peut lire à propos de Jésus :

« Il a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix : là il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches » (2,15-17).

Le « sermon sur la montagne » (Matthieu 5-7) a été une source d'inspiration pacifique pour d'innombrables personnes au fil des siècles.

Conscient de cet héritage pacifiant et guérissant au sein de ces deux traditions, Einstein a pu écrire :

« Si l'on sépare le judaïsme des prophètes, et le christianisme tel qu'il fut enseigné par Jésus-Christ de tous les ajouts ultérieurs, en particulier ceux des prêtres, il subsiste une doctrine capable de guérir l'humanité de toutes les maladies sociales » (*Comment je vois le monde*, p.102).

La tradition musulmane

Dans la tradition musulmane, *salam*, la paix, est fondamentalement associée à islam, la soumission ou reddition à Dieu.

Ainsi la parole coranique (2,208) : « Ô vous qui croyez ! Entrez tous dans la paix (*silm*) » (traduction D. Masson) ou « Vous qui croyez, entrez en masse dans la paix » (traduction J. Berque) a pu être traduit par « Ô croyants ! Rangez vous tous sous la bannière de l'islam ! » (traduction M. Chiadmi).

La paix est dès lors aussi centrale à la tradition islamique.

« La Paix est au croisement d'une éthique où la relation à Dieu et aux Hommes -et la relation pacifique des hommes entre eux- prime sur toutes les autres circonstances » (*Dictionnaire des symboles musulmans*, article « Paix », p. 320).

La paix est un attribut de Dieu –« Il est Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui ! Il est le Roi, le Saint, la Paix (*salam*)... » (*Coran* 59,23, trad. D.Masson) ; elle se trouve au cœur de toute salutation.

« Quand le croyant dit : As-sâlam 'alaykum, « que la paix soit sur vous», il fait connaître son intention pacifique (salamâ). C'est une autre façon de dire que nous sommes enveloppés de la paix de Dieu, et que nous n'avons rien à craindre l'un de l'autre » (*Juifs, Chrétiens, Musulmans en dialogue*, p.91).

Il importe aussi de prendre conscience que pour les musulmans, la figure de Mohammed est exemplaire. Voici ce qui est dit de lui dans la biographie (Sîra) d'Ibn Hichâm :

« Ali, cousin et gendre du Prophète, faisait de lui le portrait suivant : le Prophète était de taille moyenne, ni trop grand ni trop petit. Il avait les cheveux ni frisés ni lisses mais légèrement ondulés et bien souples. Sa tête était belle, ni trop grosse, ni trop petite, avec un visage légèrement allongé. Il avait le teint clair et vif, les yeux noirs bordés de longs cils. Sa stature, aux attaches robustes, avait une certaine majesté. (...) Il était le plus généreux des hommes, le plus courageux, le plus sincère, le plus fidèle à la parole donnée, le plus ouvert d'esprit, le plus agréable en société. Au premier abord, il inspirait la crainte, mais, pour peu qu'on le fréquentât, on l'aimait. Ali disait : en somme, je n'ai jamais vu avant lui et je ne verrai jamais après lui un tel homme. Dieu le bénisse » (*La biographie du prophète Mahomet*, p.144).

A travers les siècles, la civilisation musulmane a souvent brillé de manière peu commune. Je rappellerai ici le rayonnement de Bagdad, notamment sous l'impulsion du calife al Ma'mun (786-833) et sa création de l'académie *bayt al-hikma* ou « maison de la sagesse » dans laquelle les œuvres des Grecs furent traduites et commentées avec compétence ; celui de Cordoue, capitale de l'Andalousie et occupée par les musulmans de 711 à 1236 qui abrita des géants de la pensée et de la mystique tels Ibn Rushd (Averroès, 1126-1198) ou Ibn Arabi (1165-1240) ; celui de Fatehpur Sikri où le souverain Akhbar (1542-1605) fonda l'*ibadet khane*, « la maison d'adoration », où musulmans, hindous, chrétiens et juifs étaient appelés à se rencontrer et à débattre.

Aujourd'hui, les mouvements réformateurs au sein de l'islam sont résolument critiques à l'égard des violences passées et présentes opérées au nom de cette religion. Ces « nouveaux penseurs » de l'islam opèrent un travail remarquable de relecture de leurs sources. Parmi de nombreux engagements contemporains pour la paix, je mentionnerai ici Mohammed Yunus, qui a reçu le prix Nobel de la paix en 2006 pour récompenser son travail auprès des plus pauvres grâce notamment à la « Grameen Bank » fournissant des micro-crédits ; la septième secrétaire général d'Amnesty International Irene Khan, venant du Bangladesh aussi, ainsi que la Fondation ismaélienne « Agha Khan » créant d'innombrables hôpitaux et écoles à travers le monde.

Les traditions orientales

Les traditions orientales (hindouisme, jaïnisme, bouddhisme, taoïsme...) sont profondément marquées par la quête de la sérénité, de la pacification du corps et du cœur, de la quête de l'harmonie. En sanscrit *shânti* signifie paix. Elle peut être définie de la manière suivante :

« Paix intérieure, fruit de la conviction, acquise par la spiritualité, que l'on n'est pas un corps mortel, mais une conscience impérissable » (*Dictionnaire de la sagesse orientale*, article « Shânti », p. 502).

L'*ahimsâ*, littéralement la non-violence ou la non-nuisance en sanskrit, a été reconnue mondialement grâce à Gandhi, qui l'avait puisée notamment dans la tradition jaïne et mise en œuvre dans son engagement politique.

Dans le *Yoga-Sûtra* de Patanjali (2^{ème} siècle avant J.-C.), le premier des huit « membres » (ou étapes) conduisant au *samâdhi* (état de conscience unifiée) est précisément l'*ahimsâ*. La non-violence est *au départ* de toute démarche spirituelle. Sans elle, pas de cheminement intérieur vers la libération.

«Les Yamas [règles, disciplines] sont la non-violence, la vérité, le désintéressement, la modération, le refus des possessions inutiles» (2,30). «Si quelqu'un est installé dans la non-violence, autour de lui, l'hostilité disparaît» (2,35).

Dans un beau texte de Shantideva, grand maître bouddhiste indien du 8^{ème} siècle apr. J.-C., on peut lire :

« Si la pensée de soulager les êtres d'un simple mal de tête est une intention salutaire dont les mérites sont immenses, que dire du désir d'apaiser les souffrances infinies de chaque être vivant et de le doter de qualités infinies ? » (*Bodhisattvacharyavatara* 1,21-22).

Dans le *Tao-tê-king* (*La Voie et sa vertu*), ce joyau de la tradition taoïste, il est affirmé :

« Si tu apaises une grande querelle en laissant un petit grief, tu ne saurais faire du bien. Le Sage tient en main le rôle débiteur, sans rien exiger du prochain. Quiconque a la Vertu soulage son semblable ; qui ne l'a point le charge en vain. La Voie du Ciel étant sans préférence propre, comble toujours l'homme de bien » (aphorisme 79).

A travers les siècles, des millions d'hommes et de femmes ont appris par leurs traditions religieuses à freiner leurs élans égoïstes et à nourrir leur générosité, à limiter leurs hostilités et à générer de l'hospitalité.

Mais cela n'est qu'une face de la réalité. Après le lumineux, un aperçu de l'ombre.

Quelques violences au sein des traditions religieuses

Les traditions religieuses sont le plus souvent critiquées pour les violences qu'elles ont générées. Et celles-ci sont nombreuses. Pour changer de registre, cette petite anecdote.

Un juif, un chrétien et un musulman s'étaient rencontrés pour dialoguer. Au début, leurs entretiens furent empreints de douceur, voire de suavité. Mais, peu à peu, leurs débats s'échauffèrent et devinrent violents. Soudain, un ange apparut au milieu d'eux ! Stupéfaction ! Celle-ci devint encore plus grande quand le Messager de Dieu leur posa la question suivante : « Messieurs ! Si vous n'aviez qu'un seul vœu à formuler, lequel serait-il ? ». Le chrétien spontanément s'écria : « Eliminez tous les musulmans de ce pays et je serai satisfait ! ». Le musulman enchaîna avec passion : « Eliminez plutôt tous les chrétiens de ce pays et je serai heureux ! ». Le juif gardait le silence. L'ange lui demanda alors : « Et vous, pas de vœu à formuler ? » Le juif répondit : « Aucun ! Répondez simplement aux vœux de ces deux messieurs et je serai ravi ! ».

L'histoire des peuples a été marquée par de sanglants massacres justifiés au nom du « religieux ». Cette histoire est bien connue et il n'est pas nécessaire de s'y attarder longtemps. Pour mémoire, je rappellerai de manière extrêmement sélective quelques drames mortifères.

Violences entre juifs et chrétiens

L'antisémitisme (antijudaïsme) chrétien au fil des siècles a été souvent d'une violence insupportable. La lecture d'un ouvrage comme celui de F. Lovsky, *L'antisémitisme chrétien*, anthologie de textes de théologiens influents, dessille les yeux. Les chrétiens, plus encore que les musulmans, ont atrocement violenté les communautés juives. Du *Contre les Juifs de Tertullien* (env. 200), en passant par trois pamphlets de Luther publiés en 1543 *Von den Juden und ihren Lügen* (Des juifs et de leurs mensonges) jusqu'à la littérature du 20^{ème} siècle favorable à l'antisémitisme, la littérature « chrétienne » est accablante. Certes, du déchirement initial jusqu'à la situation contemporaine (cf. notamment les ouvrages de D. Marguerat, (éditeur), *Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle* et d'E. Benbassa, P. Gisel (éditeurs), *L'Europe et les juifs*), l'histoire est complexe. Même si, depuis une cinquantaine d'années, le discours théologique s'est peu à peu transformé, la haine séculaire à l'égard des juifs, et justifiée par les Eglises, a été source de souffrances sans nom.

Violences entre chrétiens et musulmans

L'histoire entre chrétiens et musulmans est marquée par quatorze siècles de confrontations, de périodes d'accalmie, de nouvelles tensions, de tentatives de cohabitation... Des mosquées ont été transformées en églises et des églises en mosquées. L'occupation de Jérusalem par les musulmans, les Croisades, les différents envahissements et leurs reflux ont profondément marqué les consciences et probablement les inconscients des chrétiens et des musulmans.

Violences entre musulmans et juifs

Même si la plupart des historiens s'accordent à dire que le sort des juifs en « terre d'islam » fut préférable à celui des juifs en « terre de chrétienté », il serait erroné de croire que leur situation fut confortable et agréable. Certes, des minorités juives (et chrétiennes, mais aussi sabéennes et zoroastriennes, cf. Coran 22,17) ont pu être favorablement reconnues. Le statut de « dhimmi », de « protégé », accordé aux minorités monothéistes non musulmanes leur garantissait des droits réels. En même temps, une discrimination forte à leur égard s'est souvent manifestée et beaucoup de vexations ont été subies de leur part. L'historienne juive Bat Ye'or a consacré des efforts considérables pour montrer un autre visage de leur situation. Et elle s'est attirée les foudres de ceux qui considèrent qu'elle noircit le tableau. Quoi que l'on pense de ce débat, il serait anachronique de considérer que l'attitude des musulmans à l'égard des non-musulmans dans le passé (par exemple en Andalousie) pourrait être exemplaire pour nous aujourd'hui. Les violences subies de la part des juifs en pays musulmans, sans oublier les violences subies par les palestiniens musulmans (et chrétiens) en terre d'Israël nous contraignent à être extrêmement attentifs à ce long passé de contentieux qui hante encore les mémoires.

Violences entre musulmans et hindous

Entre le 11^{ème} et le 17^{ème} siècle, la domination musulmane en Inde connut des phases de violence inouïe suivies de périodes plus calmes où parfois des efforts syncrétistes furent tentés. Odon Vallet a pu écrire :

« L'hindouisme se montre intolérant chaque fois que le système des castes est menacé et il n'hésite pas à s'en prendre à ceux qui, musulmans, sikhs ou chrétiens, le mettent en cause. Inversement, l'hindouisme eut à souffrir de terribles violences de la part de l'islam qui s'en prenait aux multiples divinités du panthéon hindou et à leurs adorateurs : les guerres de religion les plus meurtrières de l'histoire du monde eurent lieu en Inde. Entre le XI^e et le XVI^e siècle, les conquérants turcs, afghans et moghols islamisèrent partiellement l'Inde au prix de plusieurs millions de morts » (*Une autre histoire des religions. Le sacre des pouvoirs (tome 6)*, p.59).

Il est à vérifier si effectivement « les guerres de religion les plus meurtrières de l'histoire de monde eurent lieu en Inde ». Toujours est-il que ce passé traumatisant est bien réel et marque jusqu'à ce jour les relations entre hindous et musulmans en Inde (sans oublier de mentionner la création dans la douleur du Pakistan en 1947 et la situation conflictuelle au Cachemire).

Autres violences interreligieuses

Bien d'autres situations de violences mériteraient d'être présentées. Entre musulmans et baha'is en Iran, entre Cingalais bouddhistes et Tamouls hindous au Sri Lanka; entre Thaïs bouddhistes et musulmans d'origine malaise en Thaïlande ; entre shintoïstes nationalistes et des minorités telles les Burakumins au Japon...

Joseph Yacoub dans son ouvrage *Au nom de Dieu ! Les guerres de religion d'aujourd'hui et de demain* passe en revue ces lieux de violence. Et ils sont encore nombreux... Selon cet auteur :

« Les guerres ethno-religieuses sont le véritable défi du XXI^e siècle (...) » p.11.

Et nous touchons là une fois encore à une des difficultés majeures de notre thème. Les violences, en effet, sont bien souvent *ethno-religieuses*. Lorsqu'une identité ethnique est menacée et meurtrie, le religieux est aisément « utilisée » pour la protéger et la renforcer.

Autres relations violentes

Comme mentionné dans l'introduction, les violences sont multiples. A côté des violences interreligieuses dramatiques, il faut évoquer ici les violences intrareligieuses (entre personnes ou groupes appartenant à une même tradition) qui sont aussi, ou qui ont pu être, extrêmement meurtrières. Il est important de se souvenir que Gandhi a été assassiné par un hindou, Sadate par un musulman, Rabin par un juif.

Les violences entre chrétiens orthodoxes et chrétiens orthodoxes orientaux (tels les nestoriens qui ne se sont pas reconnus dans le Concile d'Ephèse de 431 ou les syriaques, les coptes ou les arméniens qui ne sont pas reconnus dans le concile de Chalcédoine de 451) ont pu être très fortes. Au point que pour un certain nombre d'orthodoxes orientaux opprimés par les Byzantins, l'occupation par l'armée musulmane a pu être ressentie comme un moindre mal.

Le sac de Constantinople par les croisés catholiques en 1204 a véritablement marqué la rupture complète entre Grecs et Latins. Les guerres entre catholiques et protestants ont déchiré l'Europe et ont été un facteur privilégiant l'essor des Lumières. Les persécutions d'Eglises protestantes minoritaires par les Eglises protestantes majoritaires et liées à l'Etat a provoqué bien des émigrations et des blessures profondes.

Au sein du judaïsme, le conflit entre juifs traditionalistes et juifs libéraux peut être violent ; de même que celui entre juifs religieux et juifs a-religieux. Au sein de l'islam, les violences entre sunnites et chiïtes, dès les origines de cette tradition, ont traversé les siècles ; il en va de même des tensions entre orthodoxes et soufis. Aujourd'hui, la violence est grande entre traditionalistes et libéraux. Au sein de l'hindouisme, la violence structurelle du système des castes est une source de meurtrissures pour des centaines de millions de Dalits (littéralement les « Ecrasés », appelés auparavant les « Intouchables »). Même le bouddhisme a pu générer de très fortes rivalités entre monastères, mais il est vrai, sans commune mesure avec les violences commises au sein des traditions monothéistes. Comme me le disait toutefois un ami bouddhiste, la violence au sein du bouddhisme peut être forte et subtile lorsqu'elle est tournée à l'intérieur du psychisme...

Puisque la demande qui m'a été adressée concerne plus la violence au sein de l'islam, je m'arrêterai un peu plus sur deux réalités qui interpellent bien des Occidentaux : la lapidation des personnes ayant commis un adultère et le *djihad*.

La lapidation de personnes ayant commis un adultère

Régulièrement les médias relaient des situations terribles d'hommes et surtout de femmes ayant (prétendument) commis un adultère et qui soit ont été lapidé(e)s, soit sont menacé(e)s de l'être. Et cela au Nigeria, au Soudan, en Iran, en Arabie Saoudite... Même si plusieurs pays ont adouci leur législation à ce propos (récemment le Pakistan encore), la perspective de lapider une personne ayant commis un adultère choque violemment la conscience de la très grande majorité des Occidentaux.

Si je choisis cette thématique, c'est avant tout parce qu'en Suisse romande Hani Ramadan, enseignant dans un collège et directeur du Centre islamique des Eaux-Vives à Genève, a soulevé une grande polémique en cherchant à justifier cette lapidation comme ordonnance de Dieu. Dans un article paru dans le journal « Le Monde » (10.09.2002) intitulé « La charia incomprise », l'auteur a affirmé :

« Les musulmans sont convaincus de la nécessité, en tout temps et tout lieu de revenir à la loi divine. Ils voient dans la rigueur de celle-ci le signe de la miséricorde divine. Cette conviction n'est pas nourrie par un fanatisme aveugle, mais par un réalisme correspondant à la nature des choses de la vie. »

Après avoir cherché à montrer que la lapidation prévue en cas d'adultère n'est envisageable que si quatre personnes ont été témoins oculaires du délit, et que cela est « pratiquement irréalisable », il continue avec ces mots :

« On le voit : ces peines ont donc surtout valeur dissuasive. Le prophète Mahomet lui-même faisait tout pour en repousser l'application. Ainsi lorsque Mâ'iz se présenta au Messager de Dieu en lui demandant de le purifier parce qu'il avait commis l'adultère, ce dernier se détourna de lui. Mais Mâ'iz confessa son erreur à quatre reprises. Dès lors le Prophète ne pouvait qu'ordonner la lapidation. Parce qu'il s'agit d'une injonction divine, la rigueur de cette loi est éprouvante pour les musulmans eux-mêmes. Elle constitue une punition, mais aussi une forme de purification, il est interdit d'insulter le coupable. »

Et un peu plus loin :

« Soyons encore plus explicite, au risque de heurter cette fois la sensibilité des partisans invétérés des Lumières. Dans une tradition authentique, le prophète Mahomet annonçait : « La turpitude n'apparaît jamais au sein d'un peuple, pratiquée ouvertement aux yeux de tous, sans que ne se propagent parmi eux les épidémies et les maux qui n'existaient pas chez leurs prédécesseurs. » Qui pourrait nier que les temps modernes, conjuguant le déballage de la débauche sur le grand écran et la hantise d'une contagion mortelle, offrent la parfaite illustration de cette parole ? En clair, que ceux qui nient qu'un Dieu d'amour ait ordonné ou maintenu la lapidation de l'homme ou de la femme adultères se souviennent que le virus du sida n'est pas issu du néant. »

Il y aurait beaucoup à dire sur ce texte et la polémique suscitée par lui, sur le licenciement de son auteur et l'annulation de ce licenciement par une Commission de recours de l'instruction publique. Je souhaite m'arrêter sur une affirmation de cet article : « On le voit : ces peines ont donc surtout valeur dissuasive. Le prophète Mahomet lui-même faisait tout pour en repousser l'application. » Il se peut que dans la situation de Mâ'iz, Mohammed ait tenté de vérifier si un adultère ou un viol avait bien eu lieu avant d'ordonner la lapidation. Or il est un autre récit qui « prouve » que Mohammed aurait très bien pu ne pas faire lapider des personnes prises en flagrant délit d'adultère, mais que c'est lui qui a insisté pour le faire. Ce récit (hadîth) est rapporté notamment par EL-BOKHARI, une source fiable de la Tradition islamique, en ces termes :

« *Nâfi* rapporte que Ibn-'Omar a dit : « On amena au Prophète un homme et une femme d'entre les Juifs qui avaient forniqué. « Quel est le châtiment que vous infligez en pareille circonstance ? demanda le Prophète aux Juifs. — Nous leur noircissons le visage, répondirent-ils, et nous les exposons en public [note : On les promenait dans la ville montés sur des ânes et assis ou accroupis en tournant le dos à la tête de l'animal.] — Apportez le Pentateuque et lisez-le si vous êtes sincères. » On apporta le Pentateuque et on dit à un des Juifs en qui ils avaient confiance : « Hé ! le borgne [note : C'était le surnom d'un Juif appelé 'Abdallah-ben-Sour. La forme de l'interpellation n'avait rien d'injurieux.] lis. » L'homme lut, et, arrivé à un certain endroit, il mit la main sur un passage. « Retire ta main », lui dit Ibn-Selâm. Le Juif ôta sa main et on vit au-dessous apparaître le verset de la lapidation. — « O Mohammed, dit le Juif, ils devraient être lapidés tous les deux ; mais nous avons l'habitude entre nous de dissimuler ce verset. » Le Prophète ordonna de lapider les deux coupables, ce qui fut fait ; et je vis l'homme cherchant à préserver la femme des pierres » (Titre 97, chapitre 51).

Un récit presque similaire est rapporté dans le Titre 86, chapitre 24. Il y est précisé que c'est un rabbin qui fit la lecture du texte, cachant de sa main le passage relatif à la lapidation. Il y est précisé aussi que la lapidation eut lieu sur le parvis (de la mosquée).

Ce récit est fort intéressant pour plusieurs raisons. En voici quelques unes.

Mohammed est sollicité ici comme juge, non seulement des musulmans, mais aussi des juifs. Or le récit rapporte de manière très vivante comment des juifs de l'époque réinterprétaient leurs textes.

Certes, il y avait la littéralité d'une lapidation, mais la lecture actualisée avait diminué le châtement. Il serait intéressant de savoir quel texte du Pentateuque était lu (les textes les plus importants sur ce sujet sont Deutéronome 22,13ss ; 22,22ss ; Lévitique 20,10 ; Nombre 5,11ss ; Exode 20,14ss). Mais là n'est pas l'important. Les rabbins de l'époque avaient choisi une interprétation adoucissante et c'est Mohammed qui a tenu à faire prévaloir une interprétation littérale et « dure ». Plusieurs autres hadîths attestent clairement de son zèle pour la lapidation de personnes vivant dans la « turpitude » (cf. par ex. Titre 97, chapitre 20). Dans le Coran lui-même (par ex. 5,41), les différences de lecture entre juifs et Mohammed sont mentionnées. Le prophète de l'islam perçoit son rôle comme celui d'un retour à une interprétation plus stricte de la « Loi divine ».

Dans un texte du Coran, souvent cité dans les dialogues interreligieux, il est écrit : « Ne discute avec les gens du Livre que de la manière la plus courtoise » (29,46 ; traduction D. Masson). Or le hadîth qui explicite ce texte est le suivant :

« *Abou-Sa'ïd-Kaïsân* rapporte que Abou-Horeïra a dit : « Un jour que nous étions à la mosquée, l'Envoyé de Dieu sortit de chez lui et dit : « Allons chez des Juifs. » Nous nous mîmes en route avec le Prophète et quand nous arrivâmes à leur maison d'école, le Prophète interpella les Juifs en ces termes : « O troupe de Juifs, faites-vous musulmans et vous serez sauvés. — O Abou-El-Qâsim, tu as rempli ta mission, répondirent-ils [note : C'était une façon de dire : maintenant laisse-nous tranquilles.] — C'est là ce que je désire, reprit l'Envoyé de Dieu, faites-vous musulmans, vous serez sauvés. — Tu as rempli ta mission, ô Abou-El-Qâsim, répétèrent les Juifs. — C'est là ce que je désire », dit de nouveau l'Envoyé de Dieu, qui répéta une troisième fois ce qu'il avait dit et ajouta : « Sachez que la terre n'appartient qu'à Dieu et à son Envoyé et que je veux vous expulser du territoire que vous occupez. Que celui de vous qui possède quelque bien le vende. Sinon sachez bien que la terre n'appartient qu'à Dieu et à son Envoyé » (Titre 96, chapitre 18).

Pour les musulmans *sunnites*, le texte du Coran n'est compris qu'à la lumière du comportement de Mohammed qui donne l'exemple à suivre. Sur la question de la lapidation des personnes ayant commis un adultère, il est clair que Mohammed n'a pas cherché à respecter les juifs de son temps, mais il a radicalisé une lecture plus sévère. Dans le « dialogue interreligieux » de son temps, il est très explicite aussi qu'il y eut toutes sortes de phases et dans certaines de celles-ci, le prophète de l'islam s'est montré fort violent...

Pourquoi ressortir tous ces textes ? Est-ce pour montrer la supériorité du judaïsme ou du christianisme sur l'islam ? Il serait facile en effet de comparer ces hadîths avec le texte de l'Evangile (tardif et ne figurant pas dans les manuscrits les plus anciens) de Jean 8, 1-11 où dans une situation pareille Jésus évite une lapidation en affirmant : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » (8,7). Ce récit est superbe, mais l'histoire de sa réception et de son application est bien plus complexe. Malgré de si beaux textes, la pratique dans les pays « chrétiens » fut loin d'être aussi « gracieuse » ! A la Tour-de-Peilz, à la fin du 13^{ème} siècle, les textes juridiques de l'Eglise mentionnent les sanctions suivantes : fouetter les coupables d'adultère et les faire courir nus dans les rues (cette peine pouvait être rachetée moyennant le paiement de 60 sous pour l'homme et 30 pour la femme). Dans le Valais, au 16^{ème} siècle, « une règle exemptait l'amant cocufié de toute peine s'il tuait l'amant surpris en plein adultère avec sa femme. Le droit réformé sera encore plus sévère à l'encontre de l'adultère en prévoyant même l'emprisonnement ou le bannissement » (Interview de Jean-François Poudret, spécialiste du droit coutumier, « Allez savoir ! », p. 50).

La raison pour laquelle ces textes religieux problématiques doivent être discutés, c'est pour éviter leur idéalisation anachronique.

Tariq Ramadan, le frère de Hani, traite de ce sujet de la lapidation en cas d'adultère dans son livre d'entretiens avec Jacques Neiryneck intitulé *Peut-on vivre avec l'islam ?* Avec lucidité et ouverture il affirme clairement que ces sanctions sont bien présentes dans l'islam. Puis il rappelle, à juste titre, qu'il y a un contexte d'application et une diversité d'interprétations de ces textes.

« L'idée répandue en Occident – et je ne sais sur quoi l'on se réfère pour avancer cela – c'est qu'il y aurait une peine différente pour l'homme et pour la femme en cas d'adultère : cela ne correspond à rien, ni à aucun texte. Une partie des peines sont citées dans le Coran et la lapidation, en cas d'adultère, est mentionnée dans les traditions (ahadith) prophétiques.

(...) Certes ces peines sont mentionnées dans les textes de référence, mais elles sont accompagnées de clauses de conditionnalité qui déterminent leur application de façon très précise et très rigoureuse. L'état de la société environnante est capital dans l'application des règles du droit : une société dans laquelle l'éducation et le comportement n'ont pas atteint un degré de conscience éthique ne peut même penser à orienter sa législation en ce sens.

(...) Maintenant, en ce qui concerne la législation proprement dite, qui est une partie de l'enseignement de l'islam, il est effectivement fait mention d'un certain nombre de peines dans le Coran et la *sunna*. Il y a unanimité, nous l'avons vu, à considérer que les références doivent être respectées, mais il existe des divergences importantes entre certaines écoles de pensée et parmi les savants quant aux modalités de ce respect et à la latitude d'interprétation et d'adaptation qui est offerte aux hommes selon le contexte où ils vivent » (*Peut-on vivre avec l'islam ?*, pp.105, 106,107).

Ce qui pose problème, c'est la suite de son argumentation qui cherche à « idéaliser » le comportement de Mohammed.

« Sans oublier, également, cette constante attitude de Muhammad d'alléger, de refuser la dureté et la peine. Parfois, il tournait la tête, faisait mine de ne pas entendre quand certains venaient à lui en s'accusant et en demandant l'application de la peine contre eux-mêmes. C'est arrivé avec des hommes aussi bien qu'avec des femmes et Muhammad cherchait toujours à éviter l'application des peines... Et aujourd'hui on fait face à ces manifestations rigides de certaines mentalités qui aimeraient presque se mettre à pourchasser les êtres jusque dans leur intimité. Tout cela ne correspond en rien à l'exemple du Prophète » (*Peut-on vivre avec l'islam ?*, pp.108s.).

Je vois ici une difficulté fondamentale. Certaines mécompréhensions profondes apparaissent avec certains musulmans (et bien sûr avec certains chrétiens, juifs, etc.) *lorsque de manière brillante ils recouvrent les obscurités*. Aucun de nous n'a choisi les textes fondateurs des traditions religieuses. Ils sont là avec leurs lumières et leurs ombres. Ce qui est grave, c'est de vouloir faire croire dans le cas particulier que « Muhammed cherchait toujours à éviter l'application des peines » alors que n'importe quel lecteur juif, chrétien, musulman ou athée, lisant les textes, découvre une réalité bien plus complexe ! Les musulmans d'aujourd'hui ne sont pas responsables du choix de Mohammed de faire lapider des juifs qui ne voulaient pas l'être (comme les chrétiens ne le sont pas de leurs propres récits ou textes qui sont terribles). Mais tous ont la responsabilité de dire que ces textes sont là, qu'ils leur posent (éventuellement) problème et qu'ils cherchent à se distancer d'eux par une lecture et une application qui s'en désolidarisent. Sans quoi cela suscite de la suspicion à l'égard des visées réelles du partenaire de dialogue. Pourquoi cache-t-il ces « obscurités » ? Est-ce parce qu'il ne les connaît pas... ou parce qu'il ne veut pas que ses interlocuteurs les connaissent ? Et s'il les connaît, et qu'il ne veut pas qu'elles soient reconnues, est-ce parce qu'il veut présenter un beau visage de sa tradition ou parce qu'il ne les considère pas comme étant des « obscurités » et qu'au contraire, un jour, il souhaite les faire appliquer ?

Toutes les traditions religieuses sont guettées par un processus d'idéalisation (et cela d'autant plus si elles ne se sentent pas reconnues ou si elles se perçoivent comme méprisées).

L'islamologue Snouck Hurgronje a mis en évidence ce processus d'idéalisation de Mohammed après sa mort. Absent de la réalité visible, il aurait commencé à vivre dans la réalité de l'imagination des fidèles. Jacques Waardenburg résume la pensée de cet orientaliste en ces termes :

« Et c'est cette imagination, qui fait de plus en plus de Mohammed un être surnaturel, d'où naît dans l'Islam une image du Prophète qui n'a presque plus de rapport avec le porteur historique de ce nom » (*L'Islam dans le miroir de l'Occident*, p.41).

Ce processus est certainement présent dans toutes les traditions religieuses et communautés humaines redevables à une figure de « père » ou de « mère ». Mais il importe d'en prendre conscience. Or le

rapport à l'histoire et à l'autocritique n'est pas la même dans chaque tradition ou « aire de civilisations ». La tradition chrétienne a (peut-être !) été plus ouverte à la critique (finalement, et après bien des conflits !) notamment parce que dans ses fondements sa Figure de référence, Jésus a vécu la critique, l'échec et le rejet. Dans la tradition musulmane dominante, qui rejette que Jésus soit mort en croix (un Prophète de Dieu ne peut échouer et être abandonné de Dieu), « la religion » ou « le Prophète » sont d'abord des réalités exemplaires. Le visage de la critique, présente aussi, a dû emprunter historiquement d'autres voies, notamment celui de la philosophie religieuse, pour s'exprimer. Aujourd'hui, bien des musulmans vivant en Occident, et appréciant la liberté de recherche qui s'y trouve, s'ouvrent à une perspective plus historique et plus autocritique. Et cela facilite grandement le dialogue.

Le djihad

L'attitude de Ghaleb Bencheikh dans son ouvrage *Alors, c'est quoi l'islam ?* est différente de celle de Tariq Ramadan. Sur la question de la « guerre sainte » (très mauvaise traduction selon la plupart des spécialistes) et des textes belliqueux dans le Coran, voici ce qu'il affirme :

« La « morphologie » mentale des légistes et juristes n'a jamais conçu la notion d'une guerre qui pourrait être sacralisée. Cependant, on ne peut nier qu'il existe un certain nombre de versets, notamment ceux de la sourate 9, intitulée « Le repentir », qui sont de facture martiale. Ils sont terribles et nous ne pouvons les ignorer ou les minorer. Ce sont ceux-là qui sont instrumentalisés par les extrémistes criminels du G.I.A. et les sbires de Ben Laden. Nous les passerons en revue par souci de transparence et de probité intellectuelle. Car il ne s'agit pas de procéder à une sélection des versets qui mettrait en exergue ceux qui enjoignent à l'amour, à la paix, à la mansuétude et à la miséricorde – de loin les plus nombreux –, et éluderait ceux qui nous posent problème aujourd'hui. Seul le langage de vérité nous guérira de la violence » (p.63-64).

Attitude exemplaire cette fois ! Ne rien cacher pour embellir, mais regarder en face ce qui pose problème. En effet : « Seul le langage de vérité nous guérira de la violence ».

Toutes les traditions religieuses ont des rapports complexes avec la guerre. Et le sujet ici ne pourra qu'être évoqué (Pour une première approche, cf. par exemple Michel Dousse *Dieu en guerre. La violence au cœur des trois monothéismes*, et Karen Armstrong, *Le combat pour Dieu*).

Mohammed, comme Moïse, a été prophète, mystique, législateur et chef militaire. Et selon les étapes de sa vie (à la Mecque ou à Médine) certains pôles se sont affirmés plus que d'autres. La tradition musulmane différencie le grand *djihad* (*al-djihad al-kabir*) qui consiste en un effort de combat contre ses déviances propres du petit *djihad* (*al-djihad al-saghir*), la lutte armée contre les ennemis de l'extérieur. Or Mohammed lui-même a su se montrer clément... et cruel selon ses adversaires.

Voici une parole forte du Coran :

« Telle sera la rétribution de ceux qui font la guerre contre Dieu et contre son Prophète, et de ceux qui exercent la violence sur la terre : ils seront tués ou crucifiés, ou bien leur main droite et leur pied gauche seront coupés, ou bien ils seront expulsés du pays. Tel sera leur sort : la honte en ce monde et le terrible châtement dans la vie future ; — sauf pour ceux qui se sont repentis avant d'être tombés sous votre domination — Sachez que Dieu est celui qui pardonne ; il est miséricordieux » (5,33-34 ; traduction D. Masson).

Le contexte d'agression de la communauté musulmane est le plus souvent rappelé pour « justifier » cette dureté. Voici un hadîth qui donne pourtant un éclairage complémentaire.

« Anas a dit : « Un petit groupe de gens de la tribu de 'Okh vint trouver le Prophète ; ils habitaient la Soffa [note : C'était un couloir qui menait des appartements du Prophète à la mosquée et qui servait d'asile aux étrangers et aux mohâdjirs pauvres]. Comme ils avaient pris la dysenterie à Médine, ils dirent : « O Envoyé de Dieu, fais-nous donner du lait. — Je ne vois, pour cela, répondit le Prophète, d'autre moyen que de vous envoyer à l'endroit où sont les chamelles de l'Envoyé de Dieu. » Ils s'y

rendirent, burent du lait et de l'urine des chameaux, puis, quand ils furent rétablis et engraisés ils tuèrent le berger et emmenèrent le petit troupeau de chamelles. Un homme étant venu demander aide au Prophète, celui-ci envoya à la recherche des fugitifs. Le milieu du jour n'était pas encore atteint qu'on ramena les fugitifs. Le Prophète ordonna de faire chauffer des clous et, quand ils furent rougis, il leur fit brûler les yeux ; il leur fit aussi couper les mains et les pieds sans cautériser les moignons. On les jeta ensuite dans la Harra; ils demandèrent vainement à boire ; on les laissa mourir sans les abreuver. » — Abou-Qilâba a dit : « Ils avaient volé, tué et fait la guerre à Dieu et à son Envoyé » (EL-BOKHARI, Titre 86, chapitre 17).

La guerre dans ce cas « contre Dieu et son Envoyé » fut la mise à mort d'un de ses bergers et le vol d'un petit troupeau de chameaux. Peut-être dans une société de bédouins fallait-il une punition exemplaire (mais d'une telle cruauté ?) pour faire cesser la spirale des vols et des vengeances. Toujours est-il que ce comportement en tant que tel ne peut être « exemplaire » pour aujourd'hui, et il faut oser le dire.

Une fois de plus, à ces écrits il serait facile et malhonnête d'opposer de beaux textes évangéliques invitant à la paix et au pardon de l'ennemi. Jésus n'a jamais eu le pouvoir politique, contrairement à Mohammed. Alors que les musulmans qui font la guerre pourront toujours « justifier » à partir du Coran et de « l'exemple » de Mohammed leur engagement guerrier, les chrétiens ne le pourront jamais à partir de « l'exemple » de Jésus. Cela veut-il dire que les chrétiens ont été moins violents dans l'histoire que les musulmans ? Certes non. N'ayant pas de textes clairs dans le Nouveau Testament justifiant les guerres, soit ils ont puisé des références dans l'Ancien Testament, soit ils ont été tentés d'abandonner ce domaine au « politique » sans chercher à en limiter les violences. Et le résultat a été souvent pire !

Aujourd'hui, bien des intellectuels musulmans reconnaissent l'ambivalence des textes fondateurs de leur tradition et ne cherchent plus à les cacher, mais à les contextualiser. D'autres, par une lecture littéraliste ou traditionaliste y puisent force et fierté. Il y a un conflit réel entre les partisans d'une lecture immédiate des textes religieux et les partisans d'une lecture « à distance », ne reprenant que ce qui peut l'être. Or dans cette lutte herméneutique, il faut malheureusement reconnaître que le combat est inégal... et cela par la complicité d'une partie de l'Occident. En effet, pendant des décennies, les Occidentaux ont soutenu aveuglément l'Arabie Saoudite pour profiter de leur pétrole et de leurs pétrodollars (placements dans les banques et les entreprises occidentales, vente d'armes, etc.). Or avec cet argent, les wahhabites saoudiens ont notamment formé des milliers de théologiens musulmans dont la lecture des textes est non seulement traditionnelle, mais aussi rétrograde et donc plus que problématique. Antoine Basbous dans son ouvrage *L'Arabie Saoudite en question*, affirme :

« Il n'existe pas une seule mosquée bâtie en Occident sans une contribution de l'Arabie à son financement » (p.147).

Hamadi Redissi dans son ouvrage sur le wahhabisme a choisi un sous-titre évocateur : *Comment l'islam sectaire est devenu l'islam*. Un islam traditionaliste et rétrograde est en conflit avec les autres formes de l'islam et cherche à les dominer. (Cela est vrai en partie pour les autres traditions religieuses qui voient leurs courants les plus affirmatifs et conquérants occuper toujours plus de place...). Pendant bien des années à venir, il nous faudra assumer des soubresauts en Occident comme dans le monde musulman dont nous sommes aussi responsables...

Quelques clés de lecture pour comprendre ces actions violentes et ces engagements pacifiques

Pour finir, quelques binômes pour offrir des clés de compréhension à ce qui a été présenté.

L'humain et le sacré

La violence et l'engagement pour la paix sont d'abord des réalités anthropologiques. Les traditions religieuses sont comme des loupes qui « magnifient » ou « rendent plus grands » le comportement humain. Ainsi, si un fou pense que Dieu est avec lui, rien ne l'arrêtera et il ira jusqu'au bout de sa folie. De même, si un homme ou une femme aime, et pense que Dieu est avec lui ou elle, rien ne l'arrêtera, et il ou elle ira jusqu'au bout de son amour. Le religieux est un des miroirs de tous les excès humains, dans la beauté et dans l'horreur.

Le grand enjeu consiste dès lors à limiter les excès de violence par un surplus de clémence. La grande difficulté consiste dès lors à désacraliser les violences (souvent légitimées et éventuellement légitimes) du passé et de stimuler sain(t)ement le potentiel de pacification présent dans les acteurs religieux d'aujourd'hui.

La lettre et l'esprit

Dans chaque tradition religieuse on trouve souvent le meilleur et le pire. Et chaque tradition religieuse est traversée par un « conflit des interprétations ». Il y a ceux qui prônent une lecture plus littérale de leurs textes et doivent dès lors trouver une argumentation pour réactualiser des pratiques ou des réflexions que d'autres considèrent comme clairement anachroniques. Et il y en a d'autres qui prônent une lecture plus « moderne » de leurs textes et doivent dès lors trouver une argumentation pour attester que leurs pratiques ou réflexions restent malgré tout fidèles à la tradition. Ce conflit est inévitable voire même sain. Mais si un courant exclut voire écrase l'autre, des difficultés jaillissent (radicalisations, fanatismes, élitismes...).

Le religieux et le social

Le religieux ne peut être appréhendé sans une prise au sérieux des conditions sociales dans lesquelles il évolue. Là où la souffrance (économique, politique, culturelle, familiale...) est élevée, le religieux peut être un recours pour garder espoir ou un secours pour fuir ce monde qui fait souffrir. Des auteurs aussi différents que Karl Marx, Max Weber ou Emmanuel Todd (cf. *Le rendez-vous des civilisations*) ont mis en évidence comment les structures de société (systèmes économiques, conceptions de l'argent, structures familiales, évolutions démographiques, etc.) et représentations religieuses ne peuvent être dissociées... même si les articulations de ces deux dimensions sont fort différentes selon les auteurs !

Il n'est pas inutile de rappeler ici que les violences « religieuses » du passé ont souvent été amplifiées quand un Etat les justifiait pour légitimer son pouvoir. Il faut aussi dire que les violences « politiques » du 20^{ème} siècle (nazisme, communisme, nationalisme...) ont peut-être à leur tour été amplifiées car elle n'ont pas trouvé d'opposition suffisamment forte, notamment religieuse, pour leur résister.

Mon hypothèse -qui devrait être approfondie- est qu'il y a excès de violence dans une société quand il y a *une trop grande confusion* ou *une trop grande séparation* du religieux et du politique. La trop grande confusion fait qu'une majorité se sert du religieux et du politique pour asseoir leurs privilèges et leurs pouvoirs, et cela aux dépens des minorités. Une trop grande séparation fait que ceux qui sont au pouvoir, sans contre-pouvoir, sont sans cesse tentés d'en abuser.

L'un et le pluriel

Le propre de la recherche scientifique, de la vie en société et de l'expérience religieuse est d'articuler l'un et le pluriel.

La recherche scientifique progresse quand elle arrive dans un domaine particulier à intégrer dans une même théorie des phénomènes jusqu'alors séparés (cf. par ex. Etienne Klein et Marc Lachièze-Rey, *La quête de l'unité*) ; la vie en société est harmonieuse quand les communautés qui la composent sont à la fois différenciées (donc reconnues dans leur identité propre) et articulées (donc participant à un même projet) ; l'expérience religieuse s'enrichit quand elle arrive à offrir une cohésion et une cohérence à ce qui en soi et autour de soi tend à se disloquer.

Or les *mono*-théismes, au nom de compréhensions plurielles de l'Un ont eu tendance à se dominer (voire à s'entre-déchirer) et les *poly*-théismes, au nom de compréhensions particularistes du pluriel ont eu tendance à s'ignorer (voire à se mépriser). Toute tradition religieuse doit non seulement articuler l'un et le pluriel en son sein, mais aussi l'un et le pluriel hors d'elle-même. Et selon la rigidité ou la souplesse de l'enseignement (dogmatique, rituel, éthique) donné sur ce sujet, ces cadres conceptuels et pratiques peuvent être sources de violence ou au contraire d'engagement vers la paix.

Le je et le nous

Le sens de toute tradition religieuse est de faire sortir d'un « je » (centré sur lui-même) pour faire entrer dans un « nous » (une communauté d'expérience et de sens). M. Buber a exploré de manière précieuse la dialectique du Je et du Tu. La dialectique du Je-Nous et du Je-Monde s'articulant à celle du Je-Tu (monothéismes) ou du Je-Cela (holismes orientaux) mériterait d'être exploré à son tour.

Mon hypothèse est que la violence naît quand un « Je » entre dans un « Nous trop étroit » qui ne sait comment s'articuler à un « Nous plus large ». Le « retour » du religieux –ou le « recours » au religieux- se comprend par ce besoin de consolider des identités menacées et meurtries. Or le grand enjeu des décennies à venir sera précisément celui de faire sortir d'un « Je trop étroit » (individualismes) tout en évitant de l'enfermer dans un « Nous trop étroit » (communautarismes). Seul un « Nous » sachant respecter les « Je » qui le composent et capable de s'articuler à d'autres « Nous » -donc de développer un « Méta-nous », un « Nous des Nous » ou une « Communauté de Communautés »- pourra offrir une alternative aux violences naissant des égoïsmes ou des fanatismes.

La plénitude et le manque

Bien des juifs considèrent que la plénitude de la Vérité est dans la *Torah*, bien des chrétiens qu'elle est dans le *Christ*, bien des musulmans qu'elle est dans le *Coran*, bien des bouddhistes qu'elle se trouve dans le *Bouddha*... Et lorsqu'on est plein, nul besoin de l'autre !

Par ailleurs quand un « Nous » (chrétien, juif, musulman ou bouddhiste ; catholique, orthodoxe ou protestant...) commence à avoir une longue histoire dans laquelle il a connu des phases de domination importante (à un moment de son histoire ou dans un lieu précis de l'espace), la tendance naturelle est de percevoir que sa tradition possède bel et bien une « plénitude » pour laquelle une certaine nostalgie doit être entretenue.

La violence naît quand la « plénitude » ne laisse très peu ou aucune place à l'autre. Et c'est seulement à partir d'une expérience de manque, qu'une ouverture peut se vivre (cf. par ex. de D. Sibony, *Les trois monothéismes*). Quand l'Eglise catholique romaine continue d'affirmer à temps et à contretemps la « pleine identité de l'Eglise du Christ avec l'Eglise catholique » ou que « la plénitude de grâce et de vérité a été confiée à l'Eglise catholique », ou encore « la plénitude de la catholicité propre à l'Eglise, gouvernée par le Successeur de Pierre et les Evêques en communion avec lui, est entravée dans sa pleine réalisation historique par la division des chrétiens » (Congrégation pour la doctrine de la Foi, *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine sur l'Eglise*), cette absence de « manque réel » ne peut que susciter de la « violence » chez ses partenaires de dialogue...

Les théologies de l'accomplissement ou de la substitution (« Le Peuple élu, c'est l'Eglise » ou « La meilleure communauté, c'est la Oumma »...) ont stimulé leurs adeptes à occuper tout l'espace et dès lors à éliminer ceux qui ne voulaient y être absorbés et dissous...

Et pour terminer, ce dernier binôme¹, probablement le plus difficile.

Les manifestes pour la paix se multiplient. Les manifestations contre la violence aussi. Et pourtant les conflits dans le monde ne semblent pas toujours diminuer. Pourquoi ?

Nombreux sont les textes –manifestes, déclarations, chartes...- qui invitent au dialogue et à la paix. Sous l'impulsion de l'archevêque de Canterbury, des hauts responsables chrétiens, juifs et musulmans ont rédigé le 21 janvier 2002 « La première Déclaration d'Alexandrie sur la Terre Sainte ». Le 24 janvier de la même année, à Assise, réunis par le pape Jean-Paul II, des responsables religieux du monde entier se sont engagés pour la paix. Hans Küng a beaucoup milité pour qu'un *Manifeste pour une éthique planétaire* voit le jour. Ces textes, fort nécessaires, semblent parfois inefficaces à apporter la paix. Pourquoi ?

A cette question, j'entrevois au moins trois débuts de réponses.

a. Un texte, ne reste qu'un texte. Les conflits naissent d'êtres humains pétris de peurs et de blessures. Ce qui transforme le monde, ce ne sont pas des textes, mais des êtres humains qui appliquent le contenu des textes. La distance entre l'idéal du texte et la dureté du cœur humain est souvent grande. En d'autres termes, il est très difficile de mettre concrètement en pratique le contenu des manifestes.

b. Les personnes qui rédigent ces textes ne sont que rarement les mêmes que ceux qui commettent les violences. La distance entre les rédacteurs de ces manifestes et les acteurs en conflit est souvent immense. En d'autres termes, il est relativement facile de formuler hors des situations de conflit des textes sur les conflits.

c. Le manifeste élude le plus souvent l'obscur, en particulier l'obscur en soi et dans sa propre tradition. La distance entre la lumière des documents et l'obscurité inconsciente véhiculée par les responsables religieux et leurs communautés est le plus souvent extrêmement difficile à voir. En d'autres termes, il est presque impossible au sein de sa propre tradition de voir en quoi nous continuons de meurtrir les autres.

Jung, plus que tout autre psychologue peut-être, a mis en évidence combien la prise au sérieux de l'ombre (dans un individu, et je rajouterai dans une tradition) permet d'éviter de la projeter vers des personnes ou des groupes extérieurs.

« Si l'on pouvait voir naître une conscience générale du fait que tout ce qui dans le monde sépare et dissocie repose sur la séparation et l'opposition des contraires dans l'âme elle-même, on saurait où et dans quel sens diriger son effort » (Présent et Avenir, p.144).

Regarder l'obscur avec tact et vérité devient alors la voie royale pour limiter les violences et stimuler la paix.

Paroles conclusives et prospectives

Les traditions religieuses sont donc bien causes de violences et facteurs de paix. Cette présentation rappelle que les raisons sont multiples. Certaines sont dans les textes fondateurs, d'autres dans l'interprétation de ces textes, d'autres encore dans les contextes sociaux où les traditions religieuses ne cessent d'évoluer.

Une des intuitions fondamentales qui traverse cette présentation est qu'il est très facile de critiquer la violence « paille » que nous voyons chez les autres et extrêmement ardu d'ôter la violence « poutre » qui obscurcit nos yeux.

¹ Pour cette section, je reprends des extraits d'un article que j'avais rédigé pour le Bulletin de l'Arzillier, no 8, mai 2002 et qui restent d'actualité.

Pour faire le lien entre notre thème et l'actualité, je terminerai par ces quelques observations.

De nombreux chrétiens souffrent de voir des milliers des leurs être opprimés voire massacrés par des musulmans fanatiques. Ils peinent en général à voir les dérives de certains de leurs missionnaires et leur propre inefficacité à interpeller les gouvernements occidentaux exportateurs d'armes ou les multinationales sans scrupules qui pillent des économies entières.

De nombreux juifs souffrent de voir les leurs être déchiquetés dans des attentats suicides par des terroristes pleins de haine, accusés au radicalisme et espérant en un paradis promis aux martyrs. Ils peinent en général à voir que la politique militaire et religieuse -de conquête et de répression- telle que le gouvernement israélien l'applique si souvent ne mettra jamais un terme au conflit.

De nombreux musulmans souffrent de l'écrasante et arrogante domination économique, politique, technologique, culturelle des Occidentaux sur eux et le reste du monde. Ils peinent en général à voir que la volonté de bien des leurs à « islamiser » des Etats, des régions ou des familles sans respecter les identités des non-musulmans est une cause de réactions très violentes à leur égard.

De nombreux hindous et bouddhistes peuvent être prompts à dénoncer les violences dont les leurs sont les victimes. Ils ont souvent bien plus de peine à reconnaître les violences commises à l'égard de minorités religieuses autres, là où leur propre religion est alliée à des pouvoirs politiques.

Or le dialogue interreligieux et la critique qui vient de la société civile aident à mieux percevoir ces violences et à trouver une voie pour les limiter.

Il n'est pas du tout inutile de rédiger des manifestes qui appellent à la paix (c'est déjà bien meilleur que d'en écrire qui invitent à la violence !). Mais il peut être encore plus utile de faire un travail de mise en lumière de ce qui dans sa propre tradition est obscur, irrespectueux des autres, voire criminel, et contribue à la guerre.

Nous vivons un temps de l'histoire où la violence et la haine peuvent submerger à nouveau des relations patiemment construites au fil des ans. L'insécurité et la peur sont palpables dans de nombreuses communautés. Mais là où des femmes et des hommes avec courage poursuivront ce travail d'éclairage de leurs propres ténèbres, là sera un des barrages à la violence et les fondements d'un monde plus pacifié.

Bibliographie

- Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Editions Robert Laffont, 1996.
- Les Maximes des Pères*, Paris, Editions Colbo, 1986.
- Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2002.
- Dictionnaire historique de l'islam*, Paris, Quadrige/PUF, 2004.
- Albert EINSTEIN, *Comment je vois le monde*, Flammarion, 1979.
- Le Coran*, traduction Denise Masson, Paris, Gallimard, 1967.
- Le Noble Coran*, traduction Mohammed Chiadmi, Lyon, Editions Tawhid, 2005.
- Le Coran, Essai de traduction* Jacques Berque, Paris, Albin Michel, 2002.
- Malek CHEBEL, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Albin Michel, 1995.
- Collectif, *Juifs, Chrétiens, Musulmans en dialogue*, Strasbourg, Editions du Signe, 2002.
- IBN HICHÂM, *La biographie du prophète Mahomet*, Texte traduit et annoté par Wahib Atallah, Fayard, 2004.
- Dictionnaire de la sagesse orientale*, Paris, Editions Robert Laffont, 1989.
- SHANTIDEVA, *Vivre en héros pour l'éveil (Bodhisattvacharyavatara)*, Paris, Seuil, 1993.
- Tao-tê-king (La Voie et sa vertu)*, Paris, Seuil, 1979.
- Fadiey LOVSKY, *L'antisémitisme chrétien*, Paris, Cerf, 1970.
- Daniel MARGUERAT (éditeur), *Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle*, Genève, Labor et Fides, 1996.
- Esther BENBASSA, P. GISEL (éditeurs), *L'Europe et les juifs*, Genève, Labor et Fides, 2002.
- BAT YE'OR, *Juifs et chrétiens sous l'islam. Les dhimmis face au défi intégriste*, Paris. Berg International, 1994; *Islam and Dhimmitude. Where Civilizations Collide*, Fairleigh Dickinson University Press, 2002.
- Odon VALLET, *Une autre histoire des religions. Le sacre des pouvoirs (tome 6)*, Gallimard, 2000.
- Hani RAMADAN, *Articles sur l'Islam et la Barbarie*, Centre islamique de Genève/Alysar, 2001 ; *Nouveaux articles sur l'Islam et la Barbarie*, Lyon, Tawhid, 2005.
- Jacques NEIRYNCK et Tariq RAMADAN, *Peut-on vivre avec l'islam ?*, Lausanne, Editions Favre, 1999.
- Alain GRESH et Tariq RAMADAN, *L'Islam en questions*, Actes Sud, 2000.
- Jean-François POUDRET, « Allez savoir ! », Magazine trimestriel de l'Université de Lausanne, 38, mai 2007.
- Joseph YACOUB, *Au nom de Dieu ! Les guerres de religion d'aujourd'hui et de demain*, Jean-Claude Lattès, 2002.
- EL-BOKHARI, *Les traditions islamiques*, Paris, Ed. Maisonneuve, 1977, tome 4.
- Jean-Jacques WAARDENBOURG, *L'Islam dans le miroir de l'Occident. Comment quelques orientalistes occidentaux se sont penchés sur l'Islam et se sont formé une image de cette religion*, Paris/La Haye, Mouton.
- Michel DOUSSE, *Dieu en guerre. La violence au cœur des trois monothéismes*, Paris Albin Michel 2002.
- Karen ARMSTRONG, *Le combat pour Dieu. Une histoire du fondamentalisme juif, chrétien et musulman (1492-2001)*, Paris, Seuil, 2005.
- Emmanuel TODD et Youssef COURBAGE, *Le rendez-vous des civilisations*, Paris, Seuil, 2007.
- Etienne KLEIN et Marc LACHIÈZE-REY, *La quête de l'unité. L'aventure de la physique*, Albin Michel, 1996.
- Antoine BASBOUS, *L'Arabie Saoudite en question*, Editions Perrin, 2002.
- Hamadi REDISSI, *Le Pacte de Nadjd. Comment l'islam sectaire est devenu l'islam*, Paris, Seuil, 2007.
- C.G. JUNG, *Présent et Avenir*, Denoël/Gonthier, 1962.
- D. SIBONY, *Les trois monothéismes*, Paris, Seuil, 1992.
- CONGREGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine sur l'Eglise* (www.vatican.va consulté en septembre 2007).
- PARLEMENT DES RELIGIONS DU MONDE, *Manifeste pour une éthique planétaire*, Paris, Cerf, 1995.